

19 janvier 1997

Depuis quatre semaines, des centaines de milliers de travailleurs sud-coréens sont en grève illimitée, en butte à la répression, certains emprisonnés. La télévision a montré des images des affrontements entre la police coréenne et les grévistes au courage impressionnant. Ils luttent pour faire ravalier à leur gouvernement ses nouvelles lois augmentant la "flexibilité du travail", une expression inventée par certains pour que les autres ne comprennent pas ce qui les attend. Du verlan patronal en quelque sorte. Traduit en français comme en coréen (et dans toutes les langues du monde), ce sont les emplois précaires, les CDD, l'intérim, le travail "à temps choisi" (mais c'est le patron qui choisit qui vient travailler, quand, pour quelle durée et avec quel salaire), les licenciements express, etc. Toutes choses qu'en France, les jeunes connaissent bien... et connaîtront de mieux en mieux à moins qu'ils ne battent, solidaires, comme les Coréens. Cette grève montre qu'il est possible de ne pas subir toujours. Et, en plus, elle fait réfléchir ! La Corée du sud (44 millions d'habitants) est, en effet, l'un de ces pays où, nous a-t-on rabâché, les patrons français délocalisent la production parce que les travailleurs y sont payés d'un bol de riz et acceptent les pires



ESPOIR : NOUS SOMMES TOUS DES SUD-COREENS

conditions de vie et de travail sans rien dire. Le démenti à tous ceux qui opposent ainsi les travailleurs des pays développés aux autres est cinglant ! En vingt ans de luttes, les ouvriers coréens ont conquis des salaires presque comparables à ceux des ouvriers européens. Ils sont aujourd'hui à l'avant-garde du combat contre la précarité voulue par tous les patrons du monde. Ils montrent à tous que puisque les possédants "mondialisent" leur économie, les opprimés peuvent (et doivent !) mondialiser leur défense.

Le combat des ouvriers coréens est donc celui de tous les opprimés.

VIOLENCE ET VIOLENCE

"La télévision a montré des images des affrontements entre la police coréenne et les grévistes au courage impressionnant", "il faut que les jeunes se battent comme les Coréens" écrit *Cinquième zone* ci-dessus. Incitation à la violence ? Ca peut coûter cher !

Eloge de la violence en Corée dans un CZ, condamnation de la violence en banlieue dans le précédent. Comment voulez-vous qu'un pas-malin y retrouve ses petits ? Ca me prend la tête, je cogne.

Hé bien, oui. Mais la différence entre les deux cas est claire. Quand deux jeunes se battent ou quand deux bandes de jeunes s'affrontent, il y a violence, mais violence stérile, qui ne peut déboucher sur rien, si ce n'est sur d'autres descentes, d'autres violences et d'autres drames, "pour se venger". En juin, après la mort d'Hyppolite à Châtenay-Malabry, CZ écrivait "le sort fait aux jeunes est celui d'animaux affamés qui se déchirent entre eux, incapables de comprendre que pendant qu'ils s'égorgeaient dans la cage où on les tient, des spectateurs rigolent et un montreur d'ours fait fortune" (CZ n°16, 27 juin 1996). La comparaison vaut ce qu'elle vaut. Mais elle reste assez proche de la réalité, hélas.

Les luttes des ouvriers, coréens en ce moment, mais d'autres nationalités à d'autres moments, ont des buts que tout le monde comprend : défendre leurs conditions de vie et l'avenir, le leur et celui des jeunes. Ils peuvent, bien sûr, en particulier quand la police ou l'armée les agresse, être conduits à se défendre, y compris physiquement.

Mais il s'agit alors de l'action courageuse de femmes et d'hommes qui savent qu'on ne leur fera pas de cadeau. Pas la réaction instinctive de l'animal qui mord sans savoir pourquoi.

Les jeunes peuvent être courageux. Trop de faits divers en témoignent tragiquement. Qu'ils mettent leur courage et leur intelligence à défendre leurs conditions de vie et celles de leurs frères de galère et ils y gagneront mieux qu'un soi-disant respect : une dignité et un monde, le leur parce qu'ils l'auront fait.

A LIRE, A DISCUTER, A MEDITER, A REPRODUIRE, A FAIRE CIRCULER.

Témoignages, critiques, opinions, objections, abonnements (deux carnets de timbres pour un an)

Cinquième zone, 11, rue Salvador Allende, 92220 BAGNEUX

TU SERAS CHÔMEUSE, MA FILLE ! ET TOI AUSSI, MON FILS ! C'EST LE PROGRES !

On a vu dans le dernier numéro de CZ (n°25, *Et voilà pourquoi votre fille est chômeuse !*) que le fait de produire pour un marché qu'elles ne peuvent pas connaître conduit les entreprises à faire supporter aux salariés les à-coups de la production. Le fonctionnement normal de l'économie capitaliste engendre le chômage, c'est normal.

Pour faire face à la concurrence il faut vendre moins cher à qualité égale et, pour cela, réduire les "coûts de production". Le plus simple, pour le patron, est de diminuer les salaires, par exemple en remplaçant un ancien convenablement payé par un jeune "stagiaire" ou un "emploi aidé". Mais il y a une limite : il faut que les salaires restent supérieurs aux indemnités de chômage et au RMI et qu'ils permettent de survivre.

Quand c'est possible, le patron peut "délocaliser" tout ou partie de sa production dans des régions à salaires encore plus faibles. Mais, là encore, ce n'est l'idéal pour les patrons : la grève générale en Corée du sud vient rappeler que là-bas aussi les travailleurs savent se battre et arracher des améliorations à leur sort.

Pour "augmenter la productivité", on exige des ouvriers de travailler plus vite. Mais ça a aussi une limite : personne ne peut courir le marathon à la vitesse du 100 mètres, cinq jours par semaine, même pour le SMIC.

La dernière solution et la plus efficace est, quand c'est techniquement possible, d'automatiser et de remplacer en partie les travailleurs par des machines qui produisent plus vite, plus régulièrement, plus longtemps. Bref, de créer des chômeurs.

Un exemple simple. Une entreprise de déménagement, l'International Zonarde Déménagement, employait 12 salariés en 1988 : une secrétaire-comptable, deux chauffeurs et 9 solides déménageurs.

De 1991 à 1993, conséquence de la crise dans l'immobilier, l'entreprise ne fait plus que la moitié de son nombre habituel de déménagement. Quatre déménageurs et un chauffeur sont licenciés. En 1994, le marché repart et l'International Zonarde retrouve son niveau d'activité de 1990. Logiquement un chauffeur et quatre déménageurs devraient être réintégrés. Il n'en est rien. Un deuxième chauffeur est embauché. Mais les déménageurs restent sur le carreau : entre temps, une évolution technique s'est produite, celle des échelles-monte-charges appliquées contre les murs qui évitent de porter les meubles dans les escaliers. Là où il fallait six solides bonshommes, trois suffisent avec moins de fatigue.

Ce qui est vrai dans le secteur (marginal) du déménagement s'est passé en grand ces vingt dernières années dans beaucoup d'autres domaines. Il reste bien sûr beaucoup d'OS sur chaînes. Mais leur productivité (ce que produit un individu en un temps donné) a été multipliée. Il fallait 25 heures de travail chez Renault à Flins pour monter un R5 en 1972. Il n'en faut plus que 16 pour monter une Clio. Autrement dit, s'il fallait 5 000 ouvriers pour produire les R5, il n'en faut plus que 3 000 pour fabriquer autant de Clio. Ouvriers à la production en partie remplacés par des automates, ouvriers du bâtiment et des travaux publics évincés par les engins (les gros et plus récemment les engins miniatures), caissières de super-marchés équipées de scanners, etc, même sans évoquer les "usines sans hommes" des industries ultramodernes, les exemples abondent autour de chacun de travaux qui, autrefois nécessitaient deux, trois ou cinq personnes et qui, maintenant n'en occupent plus qu'une.

Un seul travailleur d'aujourd'hui produit deux, trois ou cinq fois plus de richesses qu'un ouvrier d'autrefois. Mais, où vont donc ces richesses ? Elles n'appartiennent pas à ceux dont le travail les a créées. Elles restent la propriété du patron, du capitaliste. Par quel tour de passe-passe les travailleurs se font-ils déposséder ? Réponse dans le prochain numéro de *Cinquième zone*.

Châtenay : 2

Visiteurs : 0

***Cinquième zone* : 0/20**

Le titre du dernier *Cinquième zone* (n° 24) évoquant les bagarres entre des jeunes de Châtenay et du Plessis a été mal pris par certains, surtout dans les villes en cause. Il ne s'agissait évidemment pas d'encourager les jeunes à se battre entre eux, mais tout au contraire de montrer les dangers et l'imbécillité de ces bagarres, comme tous ceux qui ont lu l'article (ça aide) l'ont compris. Il reste que ce titre était provocateur et mal choisi. Nos excuses donc, à ceux qu'il a pu choquer.

cinquieme zone

Les "banlieues" sont un thème fréquemment évoqué pour verser une larme hypocrite ou faire peur aux bourgeois, mais aucun parti, ni de gauche ni de droite ne peut ni ne veut répondre aux problèmes qui s'y posent. Les quartiers les plus pauvres sont aussi les plus mal équipés, les plus mal desservis par les transports et autres services publics. Ils sont ceux où la société capitaliste rejette ceux qu'elle exploite le plus, par les «petits boulots», l'interim et autres emplois précaires, ou ceux qu'elle condamne au chômage et à la misère matérielle et morale.

Chômage, précarité, pauvreté, racisme, violence, sont les produits d'une société injuste qu'il faut combattre. Faute de quoi l'injustice et la misère seront le terreau des fanatismes.

Celui de Le Pen qui fait pousser son électorat sur l'ordure raciste et qui espère un jour passer la muselière à tout le monde.

Celui des intégristes aussi, qui utilisent le désespoir et ne reculent devant aucun massacre et misent sur le racisme pour étendre le voile de leur dictature obscurantiste.

Tous cultivent les poisons du particularisme, du nationalisme, du racisme pour attiser la haine. Fascistes et intégristes se font la courte-échelle.

Les catégories les plus pauvres de la population, quelle que soit leur origine, les jeunes en particulier, n'ont pas d'autre solution que de reprendre le combat collectif des opprimés contre les oppresseurs. C'est par les armes de l'action politique et syndicale que les générations passées avaient obtenu les améliorations dont nous continuons (de moins en moins, il est vrai), à bénéficier. C'est en reprenant ces traditions de combat que nous enrayerons la spirale de la pauvreté et de la déchéance.